2me Année. — N° 76 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 14 Décembre 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA

ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du no 76 de l'Avenir

Paris, 14 Décembre 1865

DES RÉINCARNATIONS

Voici un auteur qui, dès 1841, a émis l'idée des réincarnations de l'âme et de la pluralité de ses existences. C'est M. Chardel, avocat à la Cour de cassation, qui a eu comme magnétiseur une certaine renommée. Bien que ses opinions ne soient pas exactes, et que le Spiritisme ait beaucoup à y rectifier, il nous a paru intéressant de rapporter la théorie de l'auteur, sauf à la faire suivre d'observations contre ce qui nous paraît faux en elle.

M. Chardel explique dans son livre *la Psychologie physiologique*, pourquoi les Esprits se réincarnent dans un corps. « Comment, dit-il, ces âmes, qui errent dispersées au milieu des espaces infinis, viennent-elles à s'engager dans l'embryon? Qui les y pousse? Après un certain temps, l'activité spirituelle leur devient fatigante, elles éprouvent une sorte d'anxiété qui leur fait vivement sentir le besoin d'un changement d'état, » en d'autres termes, l'ennui les prend, et, dans cette disposition, « elles se rapprochent du monde des corps, dont elles ont conservé le souvenir, comme nous conservons sur la terre le sentiment de l'immortalité; alors, dès que la circonstance vient s'offrir, elles se précipitent vers une existence nouvelle, et disparaissent dans les flots de la vie au moment de la conception. Mais toutes ne trouvent pas cette occasion favorable, et le nombre des âmes qui la cherchent dépasse de beaucoup celui des corps qui s'y forment. »

Il paraît que l'ennui est considérable dans le monde spirituel de l'auteur, puisque les âmes y désirent avec une telle ardeur celui-ci, qui est si rempli de misère; ce qui en donne à l'homme de sens une idée assez pauvre. « Une puissante attraction y appelle, selon lui, ces âmes; mais comme elles manquent d'organes matériels à percevoir la terre, elles n'y peuvent choisir leurs parents, » ce qui ne laisse pas que d'être un inconvénient assez grave, « et suivent la lumière de la vie humaine, qui est de nature à impressionner leur sensibilité. »

Telle est dans la *Psychologie* « la voie commune des incarnations; » mais l'auteur accorde qu'en dehors de cette voie, « quelques-unes se font accidentellement ou même par une vocation spéciale, » comme par exemple celle du Grand Lama et peut-être aussi celles des Prophètes (1) : là seulement il veut voir la main et la direction de Dieu. Mais comment n'a-t-il pas compris que si toutes les incarnations ne se font pas avec cette mission spéciale qu'il attribue à quelques-unes, si elles sont laissées pour le grand nombre au hasard et n'arrivent en général que fortuitement, le monde est livré au chaos, et qu'il n'y a plus de Providence? Et que dès lors qu'on convient qu'un Dieu souverainement sage a créé tout, il faut reconnaître aussi que la direction et le gouvernement du monde est dans ses mains. Ces relations avec les êtres spirituels, dont l'influence toute mystérieuse qu'elle est, « se fait sentir, poursuit M. Chardel, dans toutes nos déterminations importantes, » quoiqu'elles soient « ordinairement vagues et interrompues » peuvent devenir, « par la conformité et l'énergie des sentiments, plus précises et plus suivies, » et être cause dans des circonstances favorables, « qu'un Esprit qui s'est ainsi en quelque sorte identifié avec nous, soit entraîné hors de l'union des sexes, et se trouve inopinément incarné. »

(1) Les Prophètes pourraient bien de même arriver parmi nous avec une mission spéciale. Ibid., pag. 376.

Alors il est privé pour un temps de la jouissance de ses facultés, et, pour les recouvrer, « il lui faut attendre le développement du cerveau, où désormais la vie a enchaîné le travail de ses pensées; » et comme « le souvenir des sentiments, quand il est profond, se conserve dans cette immigration sur la terre, s'il arrivait que cet Esprit eût été accidentellement arraché aux affections les plus tendres, il s'en répandrait sur sa nouvelle existence une douleur qui explique à notre psychologue ces regrets mélancoliques et ces vagues soupirs, qui, « sans cause connue, s'exhalent dans certaines personnes vers un monde meilleur. » Les Esprits méchants qui s'incarnent, soit inopinément, soit par suite d'une mission spéciale, apportent aussi sur la terre le mouvement de leur vie infernale et paraissent y conserver un reste de la chaîne secrète qui les rattache au monde invisible qu'ils ont quitté; ce sont ces hommes pour qui le succès justifie tout et qui montrent dans leurs entreprises,

FEUILLETON DE L'AVENIR

UN DÉCLASSÉ

OU

MÉMOIRES POSTHUMES D'UN SUICIDÉ

Je sortais de Notre-Dame; le père Hyacinthe avait prêché. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de l'éminent orateur chrétien : sa réputation est faite. Son discours m'avait ému. Il avait flétri en termes chaleureux les partisans de la *morale indépendante*; et je réfléchisais à la portée de cette parole libérale et spiritualiste, lorsqu'un flot humain m'entraîna bon gré mal gré dans le terrible vestibule de la morgue.

Un cadavre violacé, défiguré, épouvantable, qui gisait sur la troisième table du rang qui s'appuie au mur du fond, attirait tous les regards; ses yeux ternes, obstinément ouverts, avaient l'air de chercher dans la foule une figure de connaissance; personne n'avait pu les fermer. C'était horrible à voir. Le vert, le jaune et le bleu livide étalaient leurs teintes les plus hideuses sur ce corps, qu'un long séjour dans les eaux avait épouvantablement formé. Animé par une curiosité avide d'émotions, le flot populaire avait fini par me pousser au premier rang. D'un œil effaré je contemplais ce spectacle sinistre, sans me préoccuper, je dois l'avouer, des autres misérables dont les corps étaient là étendus et je crus reconnaître sous cette apparence défigurée, le corps d'un compatriote, ancien condisciple de collége, que depuis longtemps j'avais perdu de vue.

J'entrai au greffe et demandai si sur le cadavre numéro 3, que je croyais reconnaître, on n'avait trouvé aucun indice qui pût mettre l'autorité ou ses amis sur la trace de sa personnalité.

On me communiqua le billet suivant, écrit au crayon, trouvé dans un porte-monnaie vide que le numéro 3, me dit-on, serrait encore convulsivement dans ses mains, lorsque son corps avait été retiré de l'eau.

« Allons, finissons-en... Je suis fatigué de la lutte.... toujours courir après le pain quotidien et manger un jour sur trois... Non, cela ne peut pas durer; il vaut mieux en finir... Après tout, la mort c'est le repos.... *Requiescant in pace*, dit l'Eglise catholique à ceux qui s'en vont. Partons donc pour le repos éternel.

» Depuis trois jours je n'ai pas dîné... dîné!!! Que j'ai faim!... Est-ce qu'on a faim?... Est-ce qu'on doit avoir faim au dix-neuvième siècle? Allons donc!...

» Ce soir, lorsque j'ai voulu regagner mon grabat solitaire que depuis six semaines j'occupais sous les toits, le maître du garni — quel garni! — n'a plus voulu me recevoir. Je lui devais six semaines à cet homme... Il a été bon, bien bon cependant, de m'avoir gardé si longtemps; d'autres ne m'auraient pas donné l'hospitalité plus d'une nuit.

» Mon habit, — car j'ai un habit! — est percé aux deux coudes; ses parements sont dentelés par la crasse et l'usure, et ses boutons éventrés se recroquevillent honteusement...

» Mon pantalon!... cette loque à franges de crotte durcie, un pantalon!... quelle dérision!...

» Depuis deux mois, mes pieds nus barbottent dans la boue du ruisseau à travers les crevasses de mes bottes... — car j'ai des bottes!... — mais du linge, je n'en ai plus.

» Demain, la faim me fera mendier peut-être...

une ambition sans bornes, soutenue par une grande activité (1).

C'est aussi l'opinion de l'auteur, qu'après le séjour de cette terre, il reste, dans les âmes qui en sont parties, quelque chose des sentiments et des pensées qui les ont occupées dans le commerce de la vie.

La théorie de M. Chardel, qui a des rapports avec celle de plusieurs néo-platoniciens, et qui, à côté de quelques vérités présente aussi de nombreuses erreurs, pèche en ce sens : 1° qu'il ne donne pour raison des réincarnations que l'ennui éprouvé par les Esprits de leur vie spirituelle, et qu'il méconnaît la nécessité du perfectionnement, de l'épreuve nouvelle, du redressement, de l'expiation, de l'acquisition d'autres énergies, d'autres facultés, et de la poursuite indispensable du chemin à parcourir; 2° qu'il n'admet qu'exceptionnellement la direction de Dieu et son gouvernement providentiel sur l'incarnation et la distribution des âmes, tandis que la Providence est générale et universelle et s'applique à tous les cas. Voilà ce que nos doctrines répudient chez lui, tout en approuvant ce qu'il dit de l'influence mystérieuse et secrète du monde invisible sur le nôtre.

ANDRÉ PEZZANI.

(1) Appendice à la *Psychologie physiologique*, chap. IV, pag. 373-378.

LE TARTUFFE SPIRITE

Un noble coursier s'achemine à pas mesurés mais sûrs, vers le but où tendent ses efforts, vers une oasis, lieu de station, de repos, de bonheur pour lui. Un moucheron venimeux s'attache à ses flancs et voudrait bien par ses bourdonnements et ses piqûres ralentir sa marche. Le devoir des guides et des conducteurs du coursier est de veiller et de chasser au loin l'insecte odieux. Le coursier c'est le Spiritisme, le moucheron venimeux c'est l'escamoteur Alfred de Caston ; cette comparaison m'était nécessaire afin d'expliquer pourquoi, renonçant pour aujourd'hui aux travaux sérieux, j'étais forcé par ce monsieur de m'occuper de sa triste personne et de son non moins triste livre. Je n'en dirai pourtant que quelques mots, car une trop longue discussion ne serait pas de mise avec un adversaire de si peu de valeur.

Tous les traits de ce roman frappent à faux contre le Spiritisme. Au matériel d'abord, il y a là un grand maître, un chef suprême, maniant des millions, ayant à ses ordres une police de sûreté composée de nombreux agents largement payés, et qui ne reculent devant aucune dépense pour accomplir les commandements qu'ils ont reçus. Tout cela n'est-il pas fantastique? Aucun de nous n'est riche, et il semble que l'Esprit de vérité qui s'est fait annoncer par quelques précurseurs et mandataires ait pris à tâche de ne choisir ses futurs apôtres ni dans le pouvoir, ni dans la fortune, comme autrefois le Messie, pour que le triomphe de l'avénement nouveau ne pût pas être expliqué par des moyens matériels mais uniquement par la volonté de la Providence.

Cette peinture, calquée tout à fait sur le *Juif errant* d'Eugène Sue, appliquée par lui à une société religieuse trop célèbre, pouvait à la rigueur être vraie ; mais transportée au Spiritisme, elle est démentie par tous les faits et ne saurait un seul instant se tenir debout. Au moral c'est pis encore; on impute au grand-maître du Spiritisme de poursuivre les grandes successions *per fas et nefas*, de ne reculer pour ce but ni devant des meurtres, ni devant des captations frauduleuses, ni devant des faux. On oublie que notre école ne contient pas comme certaine autre bien connue, de complaisants casuistes pour excuser les meurtres pieux, pour établir le système des restrictions mentales, et proclamer cette maxime odieuse: *la fin justifie les moyens*. Ces doctrines, nous les repoussons, elles sont l'antipode des nôtres. Les enseignements des Esprits supérieurs sont la confirmation et le développement de la morale du Décalogue et du Christ dans toute leur pureté primitive. N'avons nous pas l'aveu même de nos adversaires? L'un d'eux, l'abbé Lecanu, ne dit-il pas qu'avec la morale des Esprits, *il y a de quoi devenir un saint sur la terre?*

L'œuvre nouvelle est donc d'une inconséquence risible; nous pourrions dire, si nous n'étions pas Spirites, que M. de Caston, voulant profiter des circonstances actuelles, a fait une ignoble spéculation, mais comme nous voulons pousser la charité jusqu'au bout, nous nous contenterons de penser qu'il s'est égaré, qu'il a été trompé par la rime, lorsqu'il appelle *Martin*, le chef du Spiritisme, tel qu'il le dépeint. C'est *Rodin* qu'il fallait écrire.

A. DE MONTNEUF.

CORRESPONDANCE SPIRITE

Paris, le 4 décembre 1865.

Monsieur le directeur de l'*Avenir*,

Lecture faite dans l'*Avenir*, numéro du 23 novembre, de la lettre de M. Courant, de Châteauroux, je me suis empressé de parcourir l'article critiqué : *Le Spiritualisme en France et aux États-Unis* du *Banner of Light*, qui, me semble-t-il, trouble M. Courant dans une mesure excessive. Si je sais prendre hospitalièrement, dans son sens, un homme qui écrit, si je sais disposer ma pensée libre à une ampleur qui permette à la sienne d'entrer chez moi, même cavalièrement, crue et primesautière, quels que soient ses lapsus et selon son acabit propre, l'auteur américain, M. Lacroix, n'a fait qu'une appréciation juste et fondée, et surtout n'est tombé dans aucune énormité en morale, et je me fais, en son absence, un devoir galant de l'absoudre pour mon compte.

Je me félicite donc que M. Courant, par une lettre digne d'attention, d'ailleurs, sous plus d'un rapport, soit venu provoquer des développements sur des affirmations dont l'expression était certes pas bien elliptique.

Quand M. Lacroix signale un danger, si M. Courant en signale un autre tout contraire, résultant de l'article Lacroix même, qu'il trouve dans votre journal du 5 octobre dernier, ne reste-t-il pas à rechercher s'il y a danger en effet, et de quel côté il vient? Sans même me préoccuper du classement des idées, je vous demande, monsieur, la permission d'essayer cette recherche dans votre feuille.

Il s'agirait, monsieur, de déterminer le but et le mode de toute vie : un monde à porter! j'en serais écrasé. Dans une lettre je n'ai, moi, au service de cette question que quelques traits superficiels et restreints à un seul point de vue de critique, pris dans une autre lettre. Je dis : le but de la vie, la marche de la création. Est-ce trop dire, quand on a donné l'expiation comme principe de la transmigration?

« L'idée d'expiation, a dit M. Lacroix, est une souillure pour la doctrine (celle de la réincarnation). » Oui, une tache, dirai-je après lui, une tache à la doctrine, et je ne dis pas seulement en ce que, bornée à cette idée, elle serait incomplète, mais bien en ce que cette idée la subvertit. Cela est donc bien exorbitant de rejeter l'expiation comme la raison et l'objet tout à la fois de nos existences corporelles successives. Oh! large conception, en effet, que ce but suprême de l'expiation! et comme cela est orthodoxe! Pour motiver ce principe, que manque-t-il donc? Presque rien, une pomme entre Eve et Adam un serpent. Cette vieille chose qui manque, cette chose enfantine (car les extrêmes se touchent), n'en veut-on pas? Eh bien, en cela on manquera de logique. On le voit donc bien, quant les principes eux-mêmes sont ceux de la sombre théologie du moyen âge, l'auteur de l'article critiqué pouvait donc bien marquer en passant quelque défiance au sujet de simples noms qu'il appelle théologiques. Car enfin, l'auteur n'est pas Français, lui;

» Demain, le premier sergent de ville qui me rencon-
» trera, m'arrêtera peut-être comme vagabond.

» Je ne veux pas mendier!...

» Je ne veux pas qu'on m'arrête!

. . . .

» L'eau coule lentement, sourdement... La lune est
» blafarde... ses pâles rayons traversent péniblement le
» feuillage des arbres..., c'est à peine si je me vois
» écrire... Un hibou perdu dans le feuillage sombre
» d'un peuplier solitaire, jette au vent ses deux notes
» sinistres... Là-haut, sur la colline où dorment les fous
» et la chiourme qui les garde, l'horloge a tinté deux
» fois... Là-bas grouille Paris... Le Paris de mes illu-
» sions..., le Paris de mes rêves de gloire, de richesse,
» de bonheur..., le Paris de la réalité, de la désillu-
» sion, de la misère!... du déshonneur peut-être!....
» Non! non! finissons-en.

. . . .

« Allons, la Marne! sois ma dernière maîtresse! ...
« étreins-moi bien dans tes lianes robustes et tes longues
« herbes...

» Mon Dieu! ayez pitié de moi!...

» ÉTIENNE. »

Pendant que je lisais ce douloureux adieu d'Etienne Tristan, je me sentis envahi d'un étrange frisson médianimique et me retournant j'aperçus à deux pas derrière moi, l'apparence périspritale de cet infortuné condisciple.

— Merci! me dit-il, je te reverrai, merci encore!

Puis un rayon d'ombre l'enveloppa et tout disparut...

Le commis-greffier n'avait rien vu et attribuant à une légitime émotion la pâleur qui m'avait envahi, m'offrit un cordial; je le remerciai. Puis, prenant la plume qu'il me tendait, je signai la déclaration de reconnaissance de ce pauvre Etienne Tristan.

A deux jours de là, j'accompagnais sa dépouille terrestre à la fosse commune. Après les dernières prières, une jeune femme s'agenouilla et pleura longtemps.... Je ne l'avais jamais vue et cependant, lorsqu'elle se leva, elle vint à moi en me tendant les mains.

— Etienne, me dit-elle, m'est apparu ces deux dernières nuits pendant mon sommeil et vous a désigné à moi en vous appelant Victorien. N'est-ce pas votre nom?

— Oui, mon enfant, cela ne m'étonne point, car moi aussi, j'ai vu Tristan avec son pâle sourire d'autrefois, et tenez, je ne sais si comme moi vous pouvez voir les ombres, mais le voilà qui se dirige vers nous.

— Oh! par grâce! monsieur, laissez-moi partir.... Je ne saurais supporter sa vue...

— Remettez-vous, Madeleine, vous ne me verrez point! murmura une voix douce aux oreilles de la jeune femme. Je vous sais un gré infini d'être venue prier pour votre ancien ami. Mon âme en a éprouvé une douce commotion et vos larmes sont tombées sur moi comme une rosée. Merci.

Puis, me tendant une main impalpable pour moi:

— A ce soir, chez vous, mon ami. Je vous raconterai mes nouvelles sensations en même temps que les douloureuses épreuves du suicide. — A ce soir.

VICTORIEN VINCENT, *médium*.

(La suite au prochain numéro).

il ne voit pas avec plaisir sans doute, qu'on tire à soi, tout entier, le Dieu de tous, avec l'humanité transmondaine, disciplinée sous l'autorité permanente de l'un de nos vieux rois.

« Ce sont là — continue M. Lacroix — à propos de cet idéal d'affliction de chaque côté de la tombe, ce sont là des idées étroites; c'est, selon nous, prendre la conséquence pour l'objet. »

A la bonne heure ! voilà qui est clair : *la conséquence pour l'objet.* M. Lacroix admet que conséquemment aux conditions de la traversée sur l'océan de la vie, tout homme de l'équipage, les passagers au besoin, auront à essuyer les ennuis et les dangers divers, mais il lui a semblé, à lui, et à moi-même, que ce n'est pas en vue de la fatigue que devait se faire la traversée.

Toutefois, le but quel est-il pour lui ? Il avait dit, quatre ou cinq alinéas plus haut : « Entre les intelligences servies par des forces morales et physiques et le monde matériel, il existe des sympathies, *afin que s'accomplisse le grand œuvre de la progression et du bonheur de l'humanité.* » Voilà le but. Dans ces termes généraux, rien n'est plus vrai, je m'en rapporte à nos incompressibles instincts, à ceux de M. Courant lui-même, comme aux miens. Ces instincts que Dieu ne nous a pas donnés, afin de nous tromper sûrement, sont sa loi, c'est une révélation divine et constante.

Oui, progresser vers le bien, le vrai, le juste, voilà indiqué tout l'objet de la perpétuité de la vie. Et ce principe peut s'analyser ainsi :

IDÉAL SUPRÊME DE PERFECTION INDÉFINIE. — En se rendant compte de la loi si providentielle du progrès dans la société humaine, on ne peut échapper à la conclusion du progrès opéré dans l'individu seul, d'où il rayonne sur la société; dans l'individu qui est à lui-même son propre ancêtre traversant les âges jusqu'à l'être actuel. C'est d'en bas que se révèle le progrès, c'est de l'individu qu'il procède; et ce sont les individus, rationnellement, qui vont renaissant, non avec les souvenirs acquis, heureusement, mais avec des aptitudes de plus en plus développées. Dans la nature, il n'y a en effet de réels que des individus, et la théorie, le dogme religieux du progrès, considéré selon toute autre conception, toujours plus ou moins vague, est incompréhensible, impossible.

L'accumulation serait une explication insuffisante du progrès, puisqu'il s'opère presque toujours par transformations, dans le monde moral comme dans le monde matériel, animé ou non, où le levier simple devient une roue.

Chaque étape de la route n'est pas, tant s'en faut, toujours supérieure en elle-même aux étapes franchies déjà, mais elle est, ou peut être plus près du but, plus près de l'idéal. Ainsi, transmigration et progrès, deux principes congénères; ils s'éclairent et se contrôlent mutuellement; l'un résulte de l'autre, n'est possible que par lui; l'un est le mode, le procédé de l'autre, ou plutôt identiquement, l'un quelconque des deux c'est l'autre s'opérant. Si nous progressons indéfiniment, nous transmigrons donc indéfiniment.

Longue éducation des âmes à faire successivement, au point de vue de chaque passion et de chaque faculté, et partant, nécessité d'une pérégrination à travers la foule des positions diverses et successives, dans une série d'existences corporelles.

Enfin, *solidarité générale*, si les deux états du monde amphimondain sont régis sériairement et unitairement, et il en est ainsi, s'il y a unité de système dans l'univers. Il est naturel que les aînés de la famille tendent la main à leurs jeunes frères pour les aider à s'élever à eux. Telle peut être interprétée la mission de Jésus, le plus élevé des hommes, justement appelé alors le premier né d'entre les hommes, et le fils aîné de Dieu, peut-être entre tous les habitants de notre système solaire. Cohéritiers, nous sommes solidaires.

Quant aux degrés supérieurs à l'homme, à moins qu'on n'imagine au-dessus de nous un désert-abîme, et avoir un monde sans symétrie, l'éducation des êtres éthérés doit se faire d'une façon analogue à celle que Dieu a employée pour les êtres corporels, lorsqu'il a, au moyen de la transmigration de leurs âmes, progressivement tiré l'homme d'un zoophite, pour peupler l'espace infini qui nous sépare de son unité et de sa perfection insondables.

Dans cet universel *devenir*, pour me servir d'un mot qui n'appartient pas exclusivement aux panthéistes, devant une telle majesté de plan, que vous semble l'expiation? Quoi! si le progrès se continue dans des degrés supérieurs de l'échelle des êtres, sera-ce seulement ou principalement aux degrés inférieurs où nous sommes encore et dans la chair, c'est-à-dire en raison inverse de l'imputabilité, de la responsabilité des actes, qu'il faudra expier? Mais qu'est-ce donc enfin que l'expiation? Une souffrance, et la souffrance est tout simplement la sœur jumelle du plaisir, et tous deux, nés de la sensibilité, sont donc à titre égal, au fond de toute vie animale. Ne les détournons pas de leur grand objet, celui de nous manifester à nous-mêmes notre vie. Pour nous, vivre c'est sentir. Quand une créature doit passer par de nombreuses réincarnations semblables, ce n'est pas par raison de châtiment, c'est parce qu'un fruit ne doit être cueilli qu'alors qu'il est mûr, quelque tardive que soit sa maturité. Le péché est un pas en arrière, il produit un retard; le repentir est un pas en avant par lui-même; la souffrance n'y peut rien. Notre âme, dans son mouvement d'alternance ou de promotion, tend vers son adéquation. Sa valeur morale et intellectuelle, son équilibre pour ainsi dire, la fixe. En insistant, j'aurais à demander quel rapport on trouve entre les choses de nature si différente : la souffrance et le mérite, et si, de ce que la souffrance est infligée dans nos sociétés comme intimidation, elle a virtuellement quelque propriété compensative. Certes, sous peine de retard, on doit réparer les dommages qu'on a causés à autrui, et de toute nécessité se repentir en toutes circonstances; mais se repentir signifie *changer* et *s'améliorer;* aussi longtemps que ce résultat n'est pas une vérité, les retards se perpétuent.

Tout mérite résulte d'une responsabilité proportionnelle à l'affranchissement laborieux et toujours plus complet du corps et de l'âme; il s'acquiert en chassant, par exemple, la misère et l'ignorance de partout, en ne subissant et n'acceptant du mal que ce que l'on n'en peut pas vaincre. La résignation ne devient sagesse que dans ce cas, et après cette protestation aussi vieille que la nature humaine : *Libera nos à malo !*

Si au contraire, l'exercice de la vie n'est qu'une expiation, restons dans l'inaction, laissons-nous déborder et submerger par toutes les forces aveugles, par toutes les fatalités, et courbons la tête, en nous écriant, comme une pauvre femme, l'ardente Thérèse : Ou souffrir, ou mourir ! Ou bien : Cela est écrit! car on distingue difficilement un tel principe du principe mahométan; voyez les masses en Turquie, puis voyez-les en Espagne. Je sais bien que nos énergies se redresseraient parfois contre de telles conséquences, mais celles-ci renaîtraient toujours aussi du principe. Non, non, nos planètes ne se sont pas condensées pour devenir uniquement des substratum lugubres, des pénitenciers murés avec l'espace par un geôlier divin. Ces sphères solides sont faites pour porter le pied de l'échelle hiérarchique céleste, pour être le jardin que Dieu, moyennant coopération, nous a livrés à nous, les dieux des règnes inférieurs. Naître sans autre objet que l'expiation? Mais, voyez donc, mais c'est une bénédiction sans prix que de naître! mais la vie, la merveille de la vie, c'est un privilége divin! Et on ne le voit pas? Ainsi, notre domaine de la terre n'est que le point d'appui de toute action physique morale et intellectuelle. Que la douleur et le plaisir s'y mêlent, qu'importe! celui-ci n'en saurait être que l'attrait et celle-là que l'aiguillon, quand elle n'est pas exclusivement un moyen de conservation.

Revenons aux griefs de M. Courant contre M. Lacroix. Ce dernier a osé dire : « L'intelligence étant toujours en rapport avec l'état de l'âme, l'état moral ne saurait être un état de clairvoyance. » Or, voici comme je lis le dernier membre de phrase : L'état moral ne saurait (à lui seul et par lui-même) être un état (être considéré comme une preuve, une mesure) de clairvoyance. Quant au premier membre, il est clair au point de vue de la clairvoyance, et il rappelle l'une des faces de l'âme, dont l'état moral donne l'autre. L'intelligence et l'état moral marquant et constituant, chacun pour une partie, tout l'état de l'âme; l'un de ces deux éléments, à l'exclusion de l'autre, c'est-à-dire s'il s'agit de clairvoyance, l'état moral, abstraction faite de l'intelligence, ne saurait être un état de clairvoyance.

« Vous appelez, répète M. Courant avec anxiété, l'expiation une souillure! » Oui, si vous voulez, dirai-je pour M. Lacroix, et non s'il vous plaît, selon les acceptions du mot. Oui, si l'on donne au mot le sens de repentir, ou encore celui de résignation stoïque, celle-ci peut même aller jusqu'au sublime quand des difficultés vraiment invisibles l'imposent; mais nous ne saurions l'admettre comme trônant sur le piédestal des principes et de là, dominant et engendrant la vaste doctrine de la transmigration inventée et inaugurée pour elle, si bien que l'univers lui-même, évidemment n'existerait pas, si ce n'était pour ouvrir une carrière aux souffrances. Oui, la doctrine de la transmigration, ce procédé de la progression infinie et de la création des êtres, s'en trouverait souillée, puisque l'expiation la rendrait funeste dans ses effets sociaux, par son influence ant-iprogressive.

Veuillez, Monsieur le Directeur, excuser ma prolixité à laquelle me condamnait une thèse qui est, je crois, une opinion bien à part, si ce n'est peut-être en Amérique. Je n'ai pas, quant à moi, de rapport avec l'autre monde, mais pourquoi voulez-vous que je m'en rapporte à ses opinions, quand, *logiquement*, il ne saurait être en tout cas, supérieur au nôtre, et quand aussi sur terre, toute personnalité est souveraine?

Agréez, monsieur le Directeur, mes salutations empressées. A. SANTIN.

SALONS DE LECTURE SPIRITE

La maison de M. Ledoyen, ancien libraire au Palais-Royal, était un point central ou tous les spirites de Paris, de province et de l'étranger trouvaient tous les renseignements désirables, M. Ledoyen étant lui-même spirite. M. Turquand, 8, rue Notre-Dame-de-Nazareth, également spirite, accueille de son mieux ceux qui viennent chez lui, nous l'en remercions. Nous connaissons du reste depuis longtemps tout son zèle pour la doctrine; mais le quartier central de Paris manquait d'un lieu de réunion indépendant où tous les spirites et spiritualistes de France et de l'étranger fussent à même de se communiquer leurs impressions.

Un de nos bons médiums, écrivain et typtologue, Mademoiselle Honorine Huet, a bien voulu, à l'instigation de hautes notabilités spirites et spiritualistes ouvrir ses salons à nos amis de tous les pays. On trouvera chez elle, 10, rue Saint-Lazare, au premier, de midi à cinq heures chaque jour, les dimanches et fêtes exceptés, tous les livres et journaux spirites et spiritualistes à la disposition des visiteurs.

Nous félicitons Mademoiselle Huet de cette détermination, et nous serons toujours heureux de lui donner tout le concours dont nous serons capable.

A. D'AMBEL.

On nous communique la lettre suivante :

Hambourg, le 2 décembre 1865.

Mon cher ami,

En m'envoyant le dernier numéro de l'*Avenir* tu te plains encore que la direction ouvre ses colonnes aux communications des Esprits. Tu sais que je pense comme toi sur la valeur des communications médianimiques, et que je trouve que même les meilleures sont loin du style et de la logique qui caractérisent, par exemple, les écrits d'Allan Kardec et d'Alis d'Ambel. Que dirais-je des autres? Il en est qui, il faut bien le dire, ne signifient absolument rien; d'autres, les moins mauvaises, dans lesquelles il faut toute la bonne volonté d'un spirite pour trouver une signification, au milieu d'un déluge de mots; d'autres enfin, dont la logique est fausse et la science nulle, qui nous exposent vis-vis des adversaires du Spiritisme à des railleries dont, en conséquence, on ne saurait leur en vouloir; ce qui fait dire aux spirites éclairés que la publication des communications en général fait plus de mal que de bien au Spiritisme.

Par la lecture assidue des articles de l'*Avenir*, provenant de source humaine, j'ai cru découvrir que le but de ce journal était de présenter le Spiritisme sous son point de vue purement rationnel, c'est-à-dire comme une science mise à l'étude, comme un problème offert à l'investigation des gens éclairés.

L'accueil fait aux communications médiocres me paraît contraire à ce but. Je comprends que dans un journal où chaque abonné croit avoir droit à l'hospitalité pour ses communications médianimiques, il est difficile à un directeur d'en refuser quelques-unes sans blesser la susceptibilité du postulant, à moins de prendre pour règle de n'en admettre aucune; et c'est ce que, pour ma part, je conseillerais à ce journal qui m'intéresse, si j'avais le droit de lui donner un conseil, tant je suis convaincu que le lecteur n'y perdrait rien et que le Spiritisme y gagnerait beaucoup, du moins aux yeux des gens sérieux en général, et des savants en particulier.

J'aurais bien encore à faire quelques réflexions qui me sont suggérées par la communication signée : S. Benoît ; mais le temps me presse; je les réserve pour plus tard.

Ton ami dévoué, F.-P. MUR.

Monsieur et cher frère,

Nous venons de lire dans votre journal portant le numéro 70, votre premier article signé: un Esprit.

Nous devons vous dire, avec toute la franchise que se doivent les spirites, que nous n'y avons rien compris; nous nous demandons s'il est pour ou contre le Spiritisme (1) et selon notre jugement, bien pauvre peut-être, nous pensons qu'il peut servir d'arme à la critique, ce que nous devons éviter avec le plus grand soin, comme vous le savez mieux que nous, honoré frère, étant beaucoup plus instruit.

Si vous manquez de communications, mettez un article dans l'*Avenir*, et tous les groupes s'empresseront de vous offrir toutes celles que les bons Esprits veulent bien nous donner et surtout celles des réunions sérieuses.

Veuillez nous excuser de la liberté que nous prenons de vous faire cette remarque qui nous est dictée par notre grand amour pour notre chère doctrine.

Nons avons l'honneur d'être, avec un profond respect,
Monsieur et cher frère, vos frères en doctrine,

STUVENARD, président.— GOURDON, secrétaire.

Paris, ce 3 obtobre 186 5.

(1) Il est incontestablement pour le Spiritisme. Nous accueillons toujours depuis longtemps, Messieurs, les communications et surtout les letres qui ont rapport à la doctrine; mais nous sommes indépendants et progressifs.

AVIS.

Ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire le 31 décembre prochain, sont priés de le renouveler avant cette époque s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Nous ne considérons comme abonnés que ceux qui sont inscrits sur nos registres d'abonnement.

Le meilleur moyen de s'abonner est de nous adresser directement un mandat sur la poste, ou sur Paris, à l'adresse du directeur-gérant.

DÉPART DE MON PÈRE

Par A. DAVIS.

Le 10 avril 1865, à six heures moins un quart de l'après-midi, mon vénéré père ferma les yeux à jamais. Il était âgé de quatre-vingt trois ans. Tant que sa vue fut bonne et sa main ferme, il n'eut d'autre plaisir que le travail; mais lorsque l'âge l'eut obligé de mettre de côté son tablier et ses outils, il devint triste et mécontent et demanda continuellement quelque chose pour remplir ce vide. La lecture devint alors son occupation principale. Dans ces trois dernières années, plus d'une heure avait été consacrée par lui à réfléchir sur tout ce qui a rapport à la vie intérieure de l'Esprit et à son existence après la mort du corps. Etant moralement très-avancé et aimant passionément la liberté de penser, il s'était nourri des principes philosophiques de l'*Harmonia*. Il y trouvait une lumière pour son intelligence et une ancre de salut pour son âme. Il avait examiné les prétentions de la vieille théologie, et cet examen lui avait démontré la vérité de nos principes. L'idée de la mort le laissait toujours parfaitement satisfait; sa seule crainte était d'être obligé de vivre trop longtemps, par suite de l'extrême vigueur de sa santé. Il avait pris l'habitude de dire: « Je voudrais m'en aller dès que je ne pourrai plus être utile. »

J'eus le privilége de le voir mourir, mais à ce moment je n'étais pas préparé à entrer en clairvoyance ; ainsi que tous ceux présents, je ne vis que le fait ordinaire de la mort extérieure. Je n'avais pas d'idée de la localité de son Esprit, mais selon ce que j'avais vu dans d'autres cas, je supposais qu'il nous quitterait dans deux ou trois heures.

Le lendemain je me levai de meilleure heure que de coutume, et je fus le premier à ouvrir la porte de la maison. Je m'arrêtai sur la seconde marche de l'escaller conduisant au jardin, et m'appuyant contre la rampe, je regardai tout pensif le beau paysage devant moi. Les arbres fruitiers étaient en fleurs, les vignes et les arbustes étaient déjà couverts de feuilles, et les oiseaux chantaient joyeusement. En ce moment, je sentis une commotion dans l'atmosphère à ma droite. Cette agitation aérienne était si surprenante pour mes sens, qu'en moins de temps qu'il ne me faut pour écrire cette phrase, elle avait renversé les pôles de la perception externe ; en un mot, j'étais dans un état complet de clairvoyance. Cet état, en ce qui concerne la vue et la conscience personnelle, est identique avec la condition après la mort. Il n'y a que cette différence essentielle que, tandis que le clairvoyant habite toujours le corps physique, la personne décédée en est délivrée. Le clairvoyant à ce moment peut voir les choses et les principes avec la vue naturelle à ceux qui ne sont plus dans le corps.

Devenir clairvoyant en ce moment, et au moyen de ce qui me semblait une commotion atmosphérique tout à fait externe, était une faveur sans prix pour moi. Le mouvement de l'air ressemblait à celui que causerait le passage rapide d'un corps à travers l'espace environnant. Mon attention ayant été éveillée, je me tournai vers la droite, et *je vis mon père* sortir de la maison dans l'atmosphère de niveau avec l'escalier sur lequel je me trouvais. Jugez de mon étonnement, car je m'étais imaginé (j'ignore pourquoi), qu'il nous avait déjà quitté avant l'arrivée des employés des pompes funèbres. Il est vrai que ma sœur Elisa avait dit dans la soirée qu'il lui semblait que notre père était encore dans la maison.

La figure était absolument la même dans son expression et dans ses traits, mais lui-même paraissait avoir quatre pouces de moins; ses proportions générales étaient telles que je me les rappelais, il y a trente ans, sauf le changement très-remarquable de sa taille.

Ses mouvements semblaient être le resultat de quelque volonté ou intelligence en dehors de lui-même. Il y avait dans sa démarche une espèce d'indécision ou de langueur, qu'on remarque chez les personnes en état de somnambulisme; mais ses traits offraient l'expression du repos absolu. Jamais le sommeil de l'enfance innocente n'a montré autant de sérénité et de bonheur. Lorsqu'il eut atteint l'espace ouvert devant la porte d'entrée, ayant l'air de ne pas s'apercevoir que j'observais ses mouvements, et ne paraissant même pas s'intéresser à ce qui se passait avec lui-même, il tourna vers l'est et glissa rapidement auprès d'une personne que je n'avais pas encore observée. Dès que je vis ce personnage noble et intelligent, je restai convaincu que c'était sa volonté, et non celle de mon père, qui avait développé tous ces mouvements volontaires dont j'étais témoin. Sans aucun doute l'état de mon père était celui de nos somnambules; il ne se réveilla pas en se trouvant à côté de l'être spirituel qui l'attendait au coin nord-est de la maison. Leurs têtes étaient alors au niveau des fenêtres du premier étage. Dès que mon père eut rejoint son guide, tous les deux s'élevèrent rapidement dans la direction de l'est, et je les perdis de vue, car ma faculté de voir cessa.

Rempli de joie et de reconnaissance, je rentrai pour raconter à « l'ange de la maison » ce qui venait de se passer. « Marie, m'écriai-je, je viens de voir notre père sortir de la maison et disparaître dans l'air. » Elle parut étonnée pendant un instant, car sa première idée était la possibilité d'un fait matériel et extérieur; mais sa pensée comprit vite le sens de mes paroles, et elle commença à se réjouir avec moi des lois glorieuses de cette résurrection, qui donne la jeunesse aux vieillards et la santé aux malades, et au moyen de laquelle tous s'avancent vers le progrès dans les régions supérieures de l'existence.

(*The Friend of Progress.*)

Traduit par J. MITCHELL.

Journaux et Revues recommandés.

L'AVENIR, *Moniteur du Spiritisme*, hebdomadaire.	9 fr
La Revue spirite de Paris, 8e année, mensuelle.	10
La Vérité de Lyon, hebdomadaire, 3e année.	9
L'Union spirite bordelaise, quatre fois par mois.	12
Annali dello Spiritismo de Turin, mensuelle.	12
La Luce de Bologne.	12
La *Salute Gazetta Magnetico-Scientifico-Spiritistica* de Bologne	6
La Revue Spiritualiste de Paris, 8e année mensuelle.	10
Le *Banner of Light* de Boston, hebdomadaire.	
Le Spiritual Magazine de Londres, mensuel.	
Le Spiritual Times de Londres, hebdomadaire.	

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.